

Le vent d'Afrique souffle sur la littérature française

Le Franco-Congolais Alain Mabanckou et le Réunionnais Jean-François Samlong publient deux des plus beaux livres de la rentrée. Ils font partie de ce roman africain francophone qui redonne du sens et du souffle à notre autofiction usée. Écrivains guinéens, togolais, camerounais, élevés à la lecture de Zola ou de Gide, jouent désormais un rôle important dans la littérature française.

Textes : Stéphane Koechlin



© Delphine Henry

« J'aimais les armes à feu, la chasse, les femmes. » Ainsi parle le héros tragique de *Hallali pour un chasseur* (Gallimard). Ce magnifique roman sur la chasse et l'amour se déroule dans le décor flamboyant de la Réunion. L'auteur, Jean-François Samlong, a grandi sous le soleil éclatant de l'océan Indien, cet astre lointain et intense qui illumine de plus en plus notre littérature, et ravit un lectorat las d'entendre parler, chaque automne, des deux ou trois mêmes starlettes germanopra-

tines. Cet *Hallali* est l'un des meilleurs livres de la rentrée, bourré de péripéties, rédigé dans une pure langue classique, avec de délicieux imparfaits du subjonctif. Il respandit comme une autre épopée, sortie fin août, *Petit piment* (Seuil) du Franco-Congolais Alain Mabanckou, une plongée fantastique au cœur de la jeunesse brigande de Pointe-Noire, au sud du Congo.

Il aura donc fallu attendre longtemps avant que les écrivains francophones africains trouvent leur



Scholastique Mukasonga, auteur de *Notre-Dame du Nil*.

© Catherine Hélie / Gallimard



© Delphine Henry



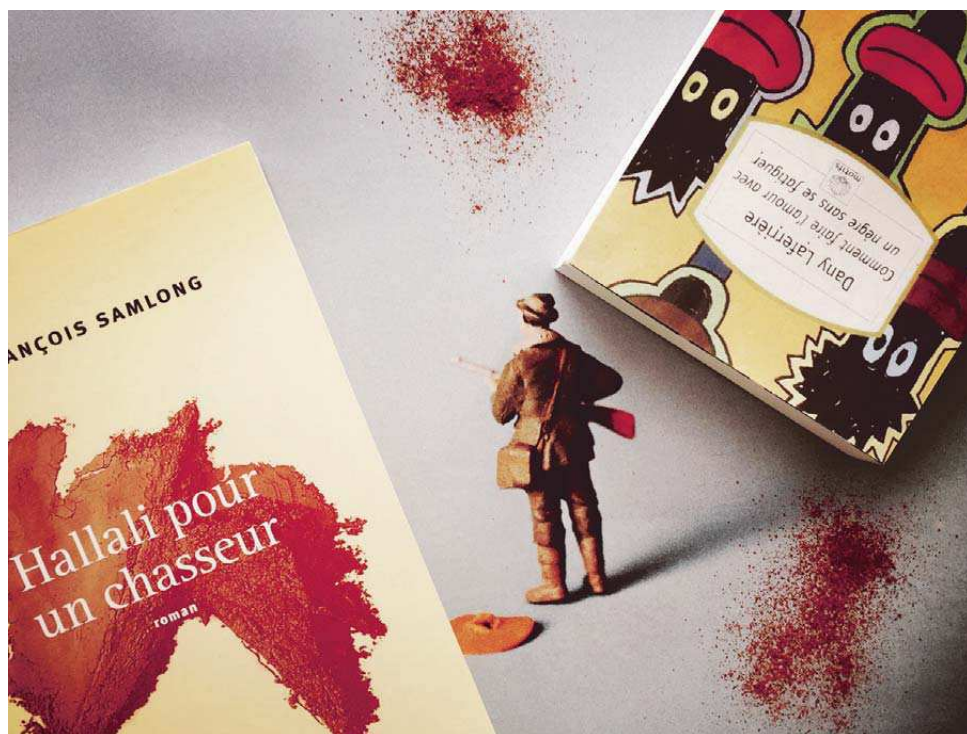
Alain Mabanckou, auteur de *Petit piment*.

© Hermance Triay

place – importante. Le prix Goncourt en 1921 du Martiniquais René Maran avait eu peu d'héritiers, même si de hautes personnalités comme le poète Leopold Sédar Senghor, les Antillais Aimé Césaire, Patrick Chamoiseau (Goncourt en 1992) et Édouard Glissant circulaient ici ou là. Mais rien de ce qui pouvait ressembler à une génération, une vague, une habitude ne s'annonçait, contrairement à l'Angleterre où un flux d'auteurs indiens – tels que Salman Rushdie ou Amitav Ghosh – secoua les lettres anglaises au début des années 1990, profitant du privilège offert aux anciens pays coloniaux. À côté des rancœurs se tient une langue commune, plus vive et neuve, un territoire artistique à partager.

Des prix prestigieux

Quand allions-nous puiser à notre tour dans le formidable vivier du continent noir ? Les éditeurs, Le Serpent à plumes, Actes Sud, le Seuil, Grasset s'y sont mis. En 2000, Gallimard crée la collection « Continents noirs ». De considérables plumes finissent par en sortir, obtenant des récompenses prestigieuses, le Renaudot pour Alain Mabanckou (2006) et Scholastique Mukasonga (2012), et le Fémina pour la Camerounaise Léonara Miano (2013) et sa *Saison de l'ombre* (Grasset). Mais c'est bien la créatrice d'expression française, Scholastique Mukasonga, née au Rwanda en 1956, première femme africaine à recevoir une telle couronne, qui marquera les esprits. Son puissant récit, *Notre-Dame du Nil*, chez Gallimard, vendu à 80 000 exemplaires, raconte la vie de jeunes filles dans un internat catholique de son pays natal, juste avant le génocide. Devenue l'une de nos romancières majeures, elle a contribué à rendre plus visible la riche littéra-



© Delphine Henry.



Jean-François Samlong, auteur de *Hallali pour un chasseur*

© Catherine Hélie / Gallimard

ture africaine francophone, du Guinéen Tierno Monénembo et son *Terroriste Noir* (Seuil) au Congolais Fiston Mwanza Mujila, auteur de *Tram 83* (Métailié), ce qui fait dire à Scholastique Mukasonga : « Quelqu'un a dit que l'Afrique n'était pas entrée dans l'histoire, en tout cas, il y a bien longtemps qu'elle est entrée en littérature. » Même la très conservatrice Académie française s'est adaptée en accueillant le Québécois d'origine haïtienne Dany Laferrière, l'auteur de *Comment faire l'amour avec un nègre sans se fatiguer*. On imagine que le bicorne et l'épée n'éteindront pas la verve et la malice de ce nouvel immortel. Un beau symbole sous la Coupole !

« Ils écrivent dos au mur »

Le contexte actuel y est sans doute pour quelque chose. Ces prosateurs, en prise directe avec ce monde chaotique, ont adopté l'écriture par nécessité. « Il n'y a pas de jeu vide chez eux, comme dans le Nouveau Roman », explique Jean-Noël Schifano, le fondateur de « Continents noirs », éditeur heureux de Scholastique Mukasonga, et nous l'espérons, de Jean-François Samlong. « Ils ne jouent pas, ils ont le dos au mur, et doivent écrire. Ils combent un manque. Avant tout le monde, ils ont parlé des migrations terribles. Nous avons tendance dans nos littératures occidentales à murmurer quand eux crient. » Ils renouent avec le romanesque, le réalisme baroque, ne donnent pas dans la biographie déguisée ou l'autofiction, fabriquent leur univers loin de Saint-Germain-des-Près, poussés par l'urgence. « En toute franchise, raconte Scholastique Mukasonga, être écrivaine ne faisait vraiment pas partie de mes rêves de jeune fille. C'est le génocide des Tutsis au Rwanda qui a fait de moi une écrivaine. Je me suis mise à écrire par devoir de mémoire. » Elle cite, comme référence, le chef-d'œuvre de Primo Levi sur la Shoah, *Si c'est un homme*. Elle avait une histoire qu'elle « ne pouvait garder pour elle seule », et l'a adressée « le plus simplement du monde »

à Gallimard. Une force semblable a emporté Alain Mabanckou. « En ce moment, nous sommes plutôt dans la superficialité, le scandale, la consommation immédiate, analyse-t-il. Le scandale fait vendre des livres mais n'a jamais construit la postérité littéraire. Le propos de la littérature africaine est de faire voler en éclats les tabous, d'évoquer la place de la femme, la question de l'esclavage, la traite des Noirs par les Noirs eux-mêmes... » Il a été orphelin comme le héros de son *Petit piment*, qui grandit dans un pensionnat puis s'en échappe, devient brigand, trouve refuge chez une prostituée avant de voir sa raison vaciller. Ce conte, tendre et violent, poétique et funèbre, brasse des souvenirs douloureux et chaleureux. « Quand nous étions petits, pour nous punir, se rappelle l'auteur, on nous mettait du piment dans les yeux. Nous gardions longtemps la sensation de brûlure. Cet aliment symbolise l'épreuve. Pour mesurer la force et la résistance d'un individu, on lui faisait manger du piment. Il ne devait pousser aucun cri. Quelqu'un devient écrivain lorsqu'il parvient à faire l'inventaire de son enfance. »

Voltaire noir

Alain Mabanckou nous a donné rendez-vous à l'hôtel d'Aubusson (6^e). S'il a gardé un appartement à Paris, du côté de Château Rouge, dont le côté populaire le ramène en Afrique et lui a inspiré une fiction, *Black Bazar* (2009), il habite Los Angeles où il enseigne la littérature française, celle qu'il apprenait dans son lycée de Pointe-Noire, au Congo : Zola, Saint-Exupéry... (« Le temps de la lecture nous permettait d'oublier le temps laborieux de la vie quotidienne. ») Au hasard de ses voyages, il a conquis l'amitié de Salman Rushdie, qui l'a invité, il y a quelques mois, à remettre le prix Liberté, si controversé au sein du Pen Club, à l'équipe de Charlie Hebdo. Comme un Voltaire noir, fervent ambassadeur des valeurs de la France, il a prononcé, à New York, un discours en anglais devant près de mille

personnes. Les écrivains africains francophones mènent des aventures sur grand écran, ils vivent partout : Fiston Mwanza a choisi l'Autriche, le Togolais Théo Ananissoh, révélé en 2005 avec *Lisahohé*, s'est installé à Düsseldorf. « Moi, je n'habite pas Los Angeles, mais Saint-Aubin-sur-Mer. Je suis une vraie normande », s'amuse Scholastique Mukasonga, partageant avec tous ses collègues nomades un lien profond avec la littérature française dont elle aime visiter les lieux glorieux. Elle s'est même foulée la cheville en cherchant la tombe d'André Gide à Etretat. Pourtant, un peu de frustration semble toujours agiter un coin de leur âme. Les clichés réduisent parfois leur vue panoramique. Scholastique s'énerve des remarques sur son accent quand Alain Mabanckou s'agace de certaines réflexions. « Je ris lorsque des Français viennent nous dire, à nous, écrivains africains : "Vous magnifiez notre langue !", comme si elle leur appartenait. Nous avons l'impression d'être étrangers dans la langue française. Je la connais depuis mon enfance en Afrique. Je suis venu à Paris pour entendre celle que l'on parle au pays de Molière. » Il ajoute : « Je peux vous dire que la langue française d'Afrique est supérieure. Les mots sont restés purs, ils ont gardé leur étymologie. Prenez le terme "bureau" qui, dans son sens commun, évoque bêtement le travail. Chez nous, il désigne la maîtresse dans l'expression "avoir un deuxième bureau". » Cette fierté donquichottesque fait la grandeur de ces conteurs merveilleux, la chair lumineuse de notre littérature.

Alain Mabanckou, *Petit piment*, éditions du Seuil, 273 pages, 18,50 €. Jean-François Samlong, *Hallali pour un chasseur*, « Continents noirs » – Gallimard, 296 pages, 19,50 €.

interview

Jean-Noël Schifano :

« Continents noirs est une pointe de diamant »

Sur un fond jaune repose un morceau de latérite, la terre rouge que les anciens mettaient dans la main des jeunes lorsqu'ils quittaient leur village. C'est la signature de la mythique collection « Continents noirs » de Gallimard, qui a révélé Scholastique Mukasonga et porte les couleurs de Jean-François Samlong. Rencontre avec son fondateur et directeur, Jean-Noël Schifano.

Comment est née l'idée de cette collection ?

Antoine Gallimard et moi-même avons été invités en janvier 1999 pour une conférence au centre Saint-Exupéry de Libreville, au Gabon. Pendant le voyage, nous avons imaginé une collection qui impliquerait le continent africain. En arrivant, nous l'avons annoncée. Naturellement, ce que le Blanc annonce lorsqu'il débarque en Afrique suscite un certain scepticisme. Mais un an après, nous sommes revenus et nous avons présenté les cinq premiers volumes publiés, dont une réédition d'un classique, anglophone, *L'ivrogne dans la brousse* du Nigérien Amos Tutuola, traduit en 1952 par Raymond Queneau. À l'époque, tout le monde pensait que l'auteur était Raymond Queneau lui-même car la société raciste d'après-guerre n'imaginait pas un « nègre » capable d'écrire un livre pareil.

Votre projet a suscité pas mal de critiques, au début.

Je me rappelle cette formule de Libération : « Gallimard ou la pompe à fric ! », comme si nous convoitions du pétrole. Les journalistes nous accusaient de piquer des auteurs. Et les éditeurs déjà sur le coup, comme Le Serpent à plumes ou l'Harmattan, se demandaient ce que venait faire un italianiste comme moi en Afrique. Les auteurs africains ne vivent pas enfermés derrière des barbelés. J'ai proposé une ouverture, mais pas une fermeture. Même les auteurs se méfiaient. Mamadou Mahmoud N'Dongo, un écrivain français d'origine sénégalaise, m'a dit : « Je ne veux pas publier un livre dans une collection où figure le mot "noir" ». Je lui ai donné rendez-vous au café, et au bout d'une heure, il a accepté. L'éditeur doit avoir une peau de crocodile. J'en ai une. « Continents noirs » n'est pas une voiture balai, mais une terre d'aventures, de découvertes, une pointe de diamant.



Jean-Noël Schifano. © Catherine Hélie / Gallimard

Que lui avez-vous dit ?

Que nous étions des continents noirs. Tout écrivain est un continent noir dans la société.

Vous recevez beaucoup de manuscrits ?

Deux cents manuscrits par an venus de partout. Les 9/10^e des auteurs que je publie sont francophones. Les littératures congolaise, togolaise et malienne sont riches. L'île Maurice est une pépinière, en raison de ses différentes langues. Des écrivains naissent quand ils recherchent leur identité. « Continents noirs » est un mouvement permanent, un déplacement continu. Sur les 3 000 exemplaires imprimés, les trois quarts de nos auteurs ont droit à un retraitage.

Vous accompagnez les auteurs en Afrique ?

Les centres culturels français nous permettent de voyager dans les pays avec les auteurs. Je veux me familiariser avec leurs racines. A Lomé, au Togo, l'écrivain Sami Tchak m'a dit : « Mes parents sont dans la salle. Peux-tu lire un passage de mon livre ? » Son roman *Place de Fêtes*, que Le Clézio considère comme un livre culte, n'était pas encore sorti. C'était compliqué car l'ouvrage, très transgressif, exprimait une forte teneur érotique. J'ai vu le bonheur de l'auteur et de ses parents, qui n'auraient jamais pensé que leur fils, né dans un petit village, écrirait un livre. _

OUVERTURE
SAMEDI 3 ET DIMANCHE 4
OCTOBRE 2015 AU CND
48H DE SPECTACLES,
PROJECTIONS, CLUBBING
ET DANSES PARTAGÉES



© M. M. / M. M. / M. M.

CND.fr

Rencontres – Art Contemporain



© Cabaret Crusades

LOUVRE

En lien avec l'exposition
Une brève histoire de l'avenir
24 sept. 2015 – 4 janv. 2016

Vend. 25 sept. / 18 h 30

Toiles et réseaux de Tomás Saraceno

L'artiste T. Saraceno en conversation avec le philosophe Bruno Latour.

Vend. 2 oct. / 17 h

Cabaret Crusades

Projection de la trilogie de Wael Shawky et rencontre avec l'artiste.

Réservations : 01 40 20 55 00
www.fnac.com
Informations : www.louvre.fr

Slash